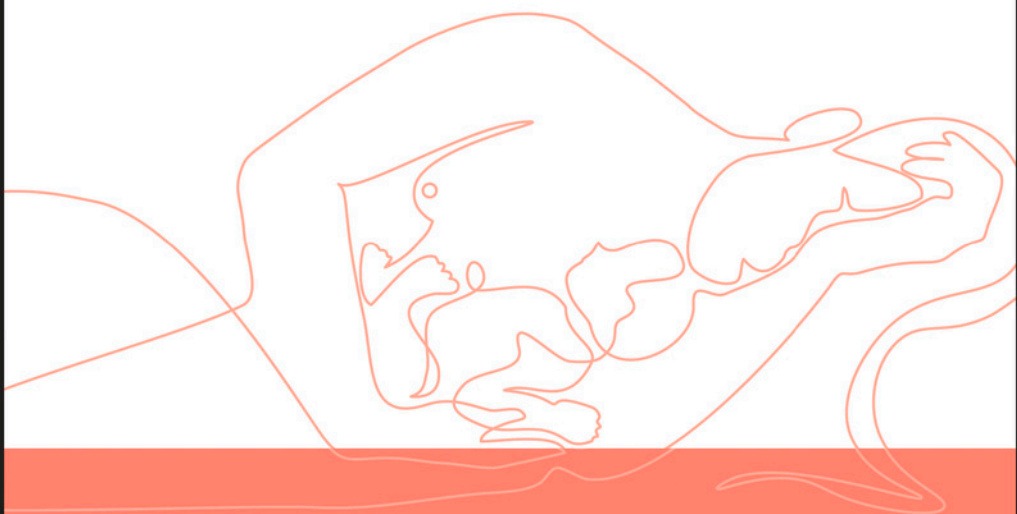


Jacqueline Rose

Lettre ouverte
à toutes les mères



*Vous n'êtes pas responsables
de tout*

Préface de
Marie Darrieussecq

autrement

« Jacqueline Rose défie les femmes d'embrasser
un nouveau féminisme – un féminisme qui
“aurait le courage de ses contradictions”. »

The New Yorker

Aimantes, étouffantes, négligentes, admirables...
Idéalisées autant que critiquées, les mères seraient à
l'origine de tous nos maux aussi bien que la source
d'un amour – forcément – inconditionnel. Mais
peut-on tant demander aux mères ?

De Médée à Elena Ferrante, en passant par
Courtney Love, Toni Morrison et Simone de
Beauvoir, de l'illusion de la mère parfaite à la stigmati-
sation des mères célibataires, Jacqueline Rose
déconstruit les mythes entourant la maternité. Dans
cet essai puissant, aussi intime qu'universel, elle
propose une relecture inédite et politique de cette
histoire complexe – l'histoire d'une angoisse et d'un
bonheur infinis.

Jacqueline Rose, figure incontournable de la vie intel-
lectuelle britannique, est l'auteure de plusieurs livres sur
le féminisme, la psychanalyse et la littérature. Professeure
à la Queen Mary University of London, membre de la
British Academy, elle collabore régulièrement à la *London
Review of Books* et au *Guardian*. *Lettre ouverte à toutes les
mères* est son premier ouvrage publié en France.

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par
Cécile Dutheil de la Rochère

Lettre ouverte
à toutes les mères

Jacqueline Rose

Lettre ouverte
à toutes les mères

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Cécile Dutheil de la Rochère*

Préface de Marie Darrieussecq

Éditions Autrement

Publié en langue originale par Faber & Faber sous le titre
Mothers. An Essay on Love and Cruelty

© 2018, Jacqueline Rose.

All rights reserved.

© Éditions Autrement, Paris, 2018.

www.autrement.com

ISBN : 978-2-7467-4753-1

*Pour Lynn Rose
Et pour Jeanette Stone
Avec mon amour*

Préface

Pourquoi les femmes plutôt que les hommes ?

Aux mères, on demande tout. On leur demande de sauver le monde. On les accuse aussi de tous les maux.

Jacqueline Rose traverse la littérature, la psychanalyse, la sociologie, le droit, et aussi sa propre vie, pour nous inviter à un voyage où les mères sont empêchées d'être mères. Tenues pour quantité négligeable ou perçues comme encombrement maximal, les mères, parfois peu désireuses de l'être, zigzaguent dans les impasses de l'amour maternel et de son ambivalence, et se heurtent aux murs d'un monde peu accueillant – d'un monde peu maternel. Qui sera la mère de la mère ? semble demander Jacqueline Rose. Citant Toni Morrison, Edith Wharton, Elisabeth

Badinter, Simone de Beauvoir, Elena Ferrante, Sylvia Plath, Alison Bechdel, Buchi Emecheta ou Sindiwe Magona, elle n'élude rien de la violence faite aux mères et aussi de leur propre violence. Elle évoque Médée bien sûr, et la Volumnie du *Coriolan* de Shakespeare, qui en sait autant sur le sang que sur le lait de la tendresse humaine.

Jacqueline Rose constate que la guerre et l'accouchement ont été mis sur le même plan dès la Grèce antique. Les femmes en savent beaucoup sur la douleur, la blessure et le combat. Et leurs bébés naissent trop souvent pour mourir au front. La femme enceinte est « soit une unité organique, soit un champ de bataille potentiel », dit Rose. Dans notre ère trumpienne, ce sont à la fois les mères et les armées qui sont appelées au secours d'un monde tremblant. Pourtant la sécurité, l'emploi, l'accueil des femmes enceintes ou récemment accouchées ne sont pas du tout garantis de la même façon partout. Jacqueline Rose évoque des procès anglo-saxons où la femme enceinte est jugée comme si elle flottait dans l'espace, hors de toute classe sociale, sans père à son enfant, sans problème de logement ou souci d'avenir. Comparant ces jugements contemporains à la tradition grecque, romaine puis élisabéthaine, ainsi qu'au discours médical à travers les âges, elle montre que la mère est perçue comme un danger pour l'enfant qu'elle porte. Parfois, comme le

principal danger. Trop de mère, vous étouffez ; pas assez de mère, vous dépérissez.

La mère présente l'inconvénient majeur d'être femme. Selon l'écrivaine allemande Christa Wolf, Médée est tenue pour responsable de tous les maux du monde car elle manifeste que l'innocence n'est nulle part. Même la mère ne peut garantir la pureté du monde, puisqu'elle est femme. Elle a des désirs sexuels et un corps métamorphique. Elle a un corps trop humide ou trop sec. Jacqueline Rose reprend les catégories binaires hiérarchisant le rapport des deux sexes, celles que Françoise Héritier a popularisées en France : « Actif/passif, belle mort au combat/mort en couches, chaud/froid, sec/humide¹. » Et puis, la femme est simplement « moins importante que l'homme », dit Clytemnestre dans l'*Orestie* de Robert Icke. Quant à Oreste, il manifeste la haine de la mère portée à son plus haut degré.

La vertu, la bonté ne naissent pas avec la maternité. Avoir un enfant n'a jamais fait d'une femme une *bonne* femme. Ajoutez à ça qu'avoir un bébé ne transforme aucune femme en mère, en tout cas pas mécaniquement : on ne naît pas mère à la naissance de son enfant, on le devient (au mieux). Le risque, à se plier à toutes les injonctions qui entourent la naissance, est de devenir une mère mécanique, et de faire de son enfant un robot. (Me vient ici l'idée d'un roman, pas tant de science-fiction que de sociologie-fiction.)

L'humanité entière est pourtant sortie du vagin d'une femme. Mais les mythes cherchent à le faire oublier. Athéna est sortie toute armée du crâne de Zeus, mais la déesse avait pourtant une mère, Métis, que Zeus avait tout bonnement avalée. Dans notre quotidien aussi, tout est fait pour refouler cette embarrassante et outrecuidante importance du vagin comme seuil du monde. Regardez tous ces hommes dans un wagon de première classe, ils travaillent, ils étudient des dossiers, ils regardent des films, ils dorment comme des bébés : tous ont fait passer leur petite tête à travers les lèvres distendues d'une vulve. Ou, parfois, entre les deux bords écartés d'un utérus fendu lors d'une césarienne. Tous ont eu leurs deux petites oreilles écrasées entre les parois humides, gorgées de sang et de sécrétions, du corps d'une femme. Mais tout est organisé pour qu'on l'oublie, les hommes surtout.

Dans ce monde d'hommes, les femmes en savent plus que les hommes. Car elles doivent faire l'effort, pour vivre dans un monde à domination masculine, d'entrer dans la psychologie masculine. Or bien peu d'hommes ressentent la curiosité réciproque, encore moins le besoin. Les hommes qui aiment les femmes parce qu'elles sont femmes (j'en connais) tentent certes de partager ce savoir, d'entrer dans le savoir des femmes. Mais la symétrie complète n'existe pas. Les femmes connaissent *et* les hommes *et* les femmes, et

ce savoir immense, tous les réflexes de la domination masculine tentent de le réduire et de le contrôler.

Cette entrée dans le monde par le vagin d'une femme, cette entrée humide et féminine, on l'oublie comme on oublie les rêves et les étoiles. Comme on oublie les animaux sauvages. Au réveil, le rêve est refoulé, avec ses perturbantes vérités, avec son énigmatique désordre, son apparente confusion. Les étoiles sont masquées par la pollution des villes ; il n'y a que la nuit dans des coins de campagne qu'on se souvient être debout sur une boule de terre tournant en périphérie d'une galaxie. Et on oublie qu'en ce moment-même, les dernières baleines bleues, les derniers tigres, les derniers pangolins géants, posent *réellement* leurs yeux sur le monde. Ce n'est pas un hasard si la libération d'une certaine parole féminine est contemporaine d'un souci nouveau porté aux animaux. Les années 2010 ont vu émerger la parole des dominés. Les dominés ne sont pas *bons* ou *bonnes* en eux-mêmes. Mais leur expérience sur le monde pourrait, je le crois, changer le monde, si la moitié dominante du monde l'entendait.

Je voudrais rappeler ici une évidence : il n'y a aucune raison que les femmes s'occupent des bébés. Une femme qui vient d'accoucher a besoin de tout, sauf de s'occuper d'un nourrisson. Elle a besoin de dormir, de cicatriser, de reprendre des forces, de rêver, de penser à l'avenir, de bâtir. Elle a besoin de prendre

l'enfant dans ses bras, de faire sa connaissance, puis de le rendre : de le rendre au père. Elle a besoin de voir du monde et de retourner au travail. Ce sont les pères qui doivent s'occuper des bébés. L'allaitement n'est aucunement un problème. Ce phénomène naturel, nourrissant et sain, affectueux, très efficace pour faire connaissance, doit être entouré, je dirais même encadré : une fois l'enfant nourri, qu'on laisse la mère se reposer, ou qu'on abrite leur sommeil. La mère peut aussi tirer son lait et le donner à l'enfant par procuration. Un biberon de temps en temps, c'est très reposant ; des biberons tout le temps aussi, je n'ai pas de religion là-dessus (ni, apparemment, Jacqueline Rose). En tous cas ce n'est pas à la jeune mère de langer l'enfant, de le laver, de le bercer quand il ou elle pleure, sauf si elle en a envie. La jeune mère a déjà beaucoup à faire pour reprendre vie elle-même.

En 2002, quand j'ai publié *Le Bébé*, la quatrième de couverture rendait un son presque surréaliste, alors que je voulais dire très exactement ce que je disais : « Pourquoi les femmes plutôt que les hommes ? » Dix ans plus tard, Karl Ove Knausgaard écrit, dans *Un homme amoureux*, comment il s'occupe d'un, puis de deux, puis de trois jeunes enfants, pendant que sa femme a repris ses études. Et presque personne ne s'en étonne. Sauf lui, il faut bien le dire. Mais ça se passe en Suède. Autant dire dans une utopie en acte.

Très concernée par les conditions sociales et raciales que notre monde fait aux femmes, Jacqueline Rose écrit sobrement : « La joie n'est pas toujours possible. » Son essai se termine pourtant sur la joie. Elle raconte sa joie d'avoir adopté sa fille, après un parcours de la combattante. La joie qui devrait être possible pour chaque femme qui décide de devenir mère. Je repense à la joie – la pure joie – quand j'ai senti que ma première fille allait naître, et que je tapais le matelas du lit d'hôpital à chaque contraction, tant elles faisaient mal, et tant montait la joie. J'avais déjà eu la joie de mettre au monde un fils, mon aîné. Mais une fille... la joie qu'une femme a de mettre au monde une fille, il y a là un sentiment océanique, que le monde s'applique vite à malmener si on n'y prend pas garde. Ma fille allait naître et je tapais comme on se bat, et comme on applaudit. Je frappais à toute force ma joie immense de mettre au monde une fille, *ma* fille, la joie d'aller à sa rencontre et d'avoir toute la vie devant moi avec elle. Et mon cœur sautait si fort de joie dans ma poitrine qu'il semblait, lui aussi, vouloir sortir de moi, mon cœur, ma fille, nous trépignions d'impatience et de joie de nous rencontrer.

Marie Darrieussecq

« Hermione : Ô vous, dieux ! baissez ici vos regards,
Et de vos urnes sacrées versez toutes vos grâces
Sur la tête de ma fille ! »
Shakespeare, *Le Conte d'hiver*

« J'imagine que c'est précisément
ce que nous attendons de nos mères,
qu'elles maintiennent le monde tel qu'il est
et – même si cela implique un mensonge –
fassent comme si c'était possible. »
Hisham Matar, *La terre qui les sépare*

« Mon Dieu. Y a-t-il encore
maman après la mort ? »
Ali Smith, *Autumn*

Ouverture

Ce livre est construit suivant un fil directeur assez simple : l'idée que dans le discours occidental, les mères sont le lieu où nous déplaçons, ou plutôt, où nous enfouissons la réalité de nos conflits, de ce que signifie être pleinement humain. Les mères sont les boucs émissaires idéals de nos échecs personnels, politiques, de tout ce qui ne va pas dans le monde, qu'il leur incombe de réparer – tâche évidemment impossible. À l'idée habituelle suivant laquelle l'on demande trop aux mères, vieille antienne féministe, cet essai souhaite ajouter une nouvelle dimension ou soulever une nouvelle question : que faisons-nous – quelles facettes de nos petits arrangements sociaux et de notre vie intérieure, quelles formes d'injustice historique refusons-nous d'admettre –, surtout, que faisons-nous *aux* mères dès lors que nous voudrions qu'elles supportent le fardeau de tout ce qu'il y a de plus dur à admettre dans la société comme en nous ? Par définition, une mère

LETTRE OUVERTE À TOUTES LES MÈRES

est en lien avec les aspects les plus pénibles de toute vie pleinement vécue. Comme la passion et le plaisir, c'est un savoir secret qu'elle partage avec les autres mères. Alors pourquoi faudrait-il que ces femmes renvoient une image joyeuse, innocente et sécurisante de tout ? Cet essai repose sur une thèse essentielle : en faisant des mères l'objet d'une cruauté autorisée, nous nous aveuglons pour ne pas voir les injustices du monde et nous fermons les portes de notre cœur. Tant que nous ne reconnâtrons pas le rôle que nous demandons aux mères de jouer dans le monde – et pour le monde –, nous continuerons de les mettre, elles et le monde, en pièces.

